



POUSSIÈRES
D'EMPIRE 5/7

LES ÂMES FRANÇAISES DU MISSISSIPPI

Colonie française, mais aussi espagnole et britannique, jusqu'en 1803, la Louisiane n'a pas tout à fait rompu avec le Vieux Continent. De Lafayette à la Nouvelle-Orléans, des cousins cajuns aux Indiens houmas, une petite mélodie française parcourt encore le sud des Etats-Unis. Tel le feu follet d'un empire qui refuserait de s'éteindre.

Par Adrien Gombeaud (texte) et Stephan Gladieu pour le Figaro Magazine (photos)

Promenade dans le bucolique Garden District de la Nouvelle-Orléans. Le grand port du Mississippi, qui fête son tricentenaire, reste hanté par son passé français.



Barde de la chanson francophone louisianaise, Zachary Richard descend d'une famille installée en Amérique depuis 250 ans.



Bâton rythmique et accordéon : à Scott, les concerts de la Maison de Bergnaud rassemblent toutes les générations.



Costumes et drapeaux cajuns, à Houma, bastion de la francophonie au sud de la Louisiane.



Dans un club de la Nouvelle-Orléans, les « Merry Antoinettes » se griment régulièrement en reine de France.



« Rue de la soif » de la Nouvelle-Orléans, Bourbon Street a perdu de son éclat, mais s'éveille encore à la tombée du jour.

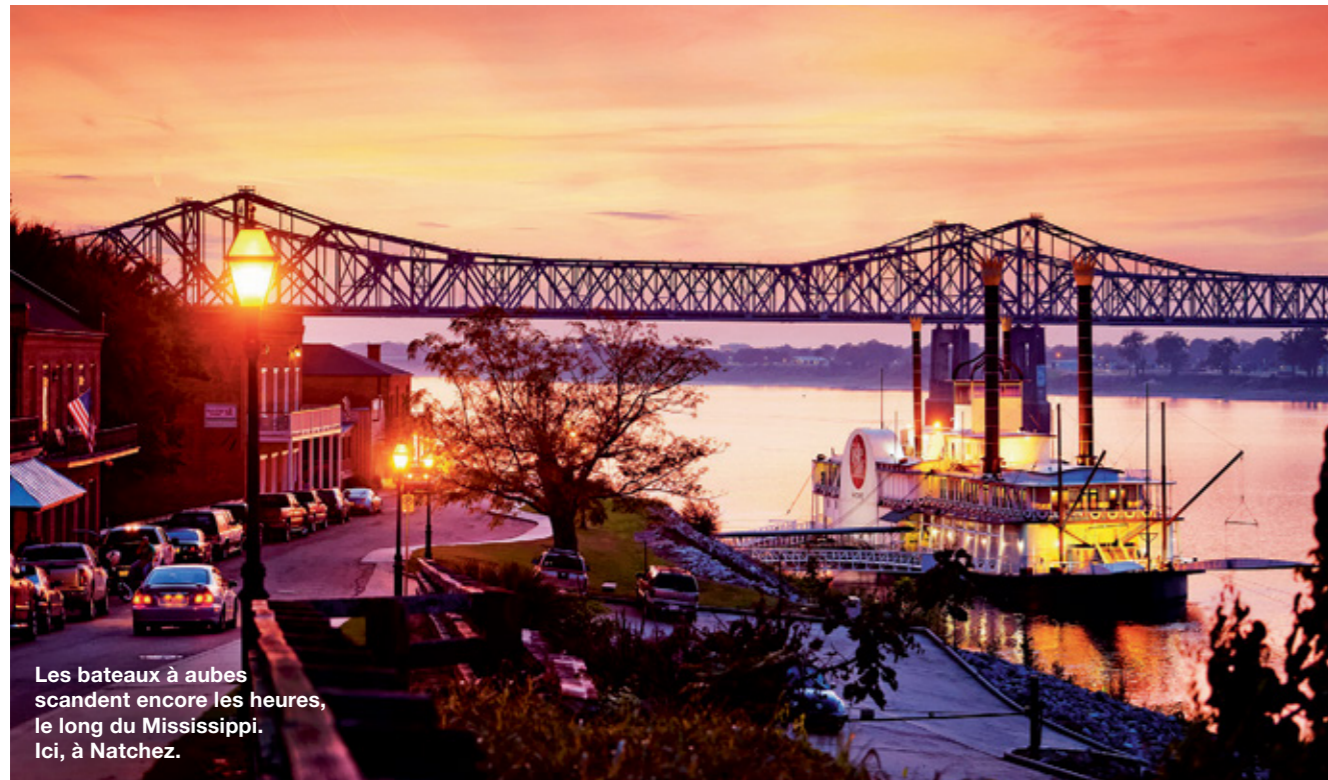
DANS L'EXIL, LES CAJUNS EMPORTENT UNE TRADITION FRANÇAISE QUI DEVIENDRA LA LEUR

Depuis plus de trente ans, le capitaine Billy Gaston sillonne les marais louisianais. En leur distribuant généreusement des poulets, il a même sympathisé avec quelques alligators. Ils ne sont pas exactement apprivoisés, pourtant certains s'approchent volontiers quand il les appelle. Aussi, par un matin de juin, Billy lance-t-il un cri au-dessus des cyprès : « Hé Couilloooooon ! » Coup de coude, clin d'œil : « Toi qu'es français, un "couillon", tu sais ce que c'est ? » Certes, mais à quoi bon insulter un alligator ? « C'est son nom ! And believe me, he is a real couillon » ! Finalement, Couillon reste couché. Lassé, peut-être, de passer pour ce qu'il n'est pas. L'heureux marin descend d'un peuple et d'une tragédie méconnus. Une histoire qui commence loin des *cocodries*, comme on dit ici, à 2 000 kilomètres au nord des marais louisianais. En 1632, 300 Français s'installent à l'est de ce qui deviendra le Canada. Nés en Amérique, leurs enfants seront les premiers Acadiens. En 1710, l'Acadie tombe sous le joug britannique. Les Anglais entendent convertir les Acadiens catholiques au protestantisme. Ils refusent de se soumettre. A partir de 1755 commence le « Grand Dérangement ». Des milliers d'Acadiens sont entassés

de force sur des bateaux qui les arrachent à leur terre. Souvent décimés par les maladies, ils vont errer pendant trois décennies de Cuba à Saint-Domingue, de New York à Belle-Ile-en-Mer... Finalement, une partie de la communauté se regroupe dans la colonie française de Louisiane. Dans leur exil, ils emportent des légendes, des recettes, des chansons, une tradition française qui deviendra la leur. Désormais, on les appellera les Cajuns.

« PÊCHER, SE REPENTIR, RECOMMENCER »

Le Jesus Bar se niche dans la forêt, au bord du lac Saint-Martin. Dans la région, ce genre d'endroit s'appelle un *boudjourn*, synonyme de bistrot et onomatopée de l'alcool qui s'effondre. Parmi des dizaines d'images pieuses, le Jesus affiche sa devise : « Pêcher, se repentir, recommencer ». Ce soir-là, dans un coin du boudjourn sont installés Jourdan Thibodeaux, son violon et son accordéon. Entre deux bourbons, le leader des *Rôdailleurs* enchaîne les titres de son album *Boue, boucane et bouteille*. « Dans les années 1970, quand des groupes cajuns tournaient en France, certains spectateurs âgés reconnaissaient encore les chansons traditionnelles. Pourtant, la musique "french cajun" n'est pas purement française. Certes, le violon est un héritage français mais l'accordéon vient d'Allemagne, les guitares d'Espagne et les percussions d'Afrique. Cette musique est un mélange. »



Les bateaux à aubes scandent encore les heures, le long du Mississippi. Ici, à Natchez.

UNE PISTE FRANÇAISE QUI CONDUIT AU CŒUR DES ÉTATS-UNIS

Un nouveau verre et sa belle voix déchirée s'envole dans la nuit pour chanter le blues du bayou.

Figure mythique de la scène louisianaise, Zachary Richard habite une jolie maison près de Lafayette, au bout d'un bois qu'il a lui-même planté. On prend vite racine dans ce recoin d'Amérique. Il descend d'une famille installée en Louisiane depuis deux cent cinquante ans : « Pour désigner les Américains, mon grand-père disait "autrui" », se souvient l'auteur de *Travailler c'est trop dur*, tube popularisé par la reprise de Julien Clerc. « Musicalement, mes influences penchent du côté de Leonard Cohen. L'aspect français passe par la langue. Pour moi, le français n'est pas simplement un vecteur de communication mais un regard sur le monde. La possibilité de concevoir la vie sociale autrement que selon les normes américaines. D'envisager un monde tolérant où le métissage est une richesse. »

« NOUS SOMMES LES ORPHELINS DE LA FRANCOPHONIE »

Le soleil brûlant s'évade de la terrasse. Dans le soir orangé, il ferait presque doux. Le dernier CD de Zachary s'appelle *Gombo*, hommage au plat cajun qui mêle toutes les épices dans une même popote. Il est scandé d'accents français des antipodes, de duos avec Robert Charlebois, le Québécois, et Angélique Kidjo, la Béninoise. « Nous sommes les orphelins de la francophonie, poursuit le barde louisianais. Nous n'avons pas de structure d'Etat comme au Québec, aucune Constitution pour nous protéger. » En 1900, 85 % de la population était francophone. Le chiffre est tombé à 50 % en 1950 ; aujourd'hui, ils seraient environ 150 000 à parler le

français. « Et pourtant, sourit Zachary, quelque chose dans cette culture refuse de mourir... »

Linguiste, poète et professeur, son ami Barry Jean Ancelet reçoit dans la cafétéria de Vermilionville, un musée vivant qu'il a contribué à créer. D'authentiques maisons ont été déplacées là, le long de la rivière Vermilion, pour édifier un village et un conservatoire du patrimoine acadien. Pendant des années, Barry a sillonné la région, couchant par écrit une tradition essentiellement orale et décortiquant un français qui n'existe qu'ici. Aujourd'hui, il évoque avec amour cette langue « rabelaisienne et carnavalesque » qui ignore le vousoisement. Un français d'avant 1634, année de la création de l'Académie française qui a corseté la langue dans des conventions rigoureuses. Et, quand on lui demande pourquoi sa culture n'a pas disparu dans le bain américain, Barry tape sur la table : « C'est un sacré miracle ! » Mais surtout la somme des efforts déployés pour bâtir une forteresse : la création, il y a cinquante ans, du Codofil, organisme qui préserve le français en Louisiane, les programmes d'« immersion » qui proposent aux enfants de faire leur scolarité en français, bien que l'anglais soit la langue officielle d'éducation depuis le début du XX^e siècle... La jeune génération peut revenir vers un français que ses parents avaient été contraints d'abandonner. Sous la pression américaine, il aurait disparu sans l'acharnement de quelques irréductibles. Ainsi, depuis des années, Audrey accueille les touristes français dans son bed & breakfast de Houma en brandissant sa pancarte « Bonjour les cousins ! ». Dès 6 heures du matin, la télé de la cuisine hurle de vieilles VHS de



Le charme si continental des balcons fleuris du Vieux Carré français de la Nouvelle-Orléans.

ERIC MARTIN, STÉPHANE GLADIEU



Jourdan Thibodeaux donne la sérénade dans un petit « boudjome » au bord du lac Martin.



A Natchez, dans le Mississippi, Longwood témoigne de la puissance passée de l'industrie cotonnière du Sud.

LA RUMEUR MONTE, UN PHILANTHROPE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS ORGANISE L'ÉVASION DE NAPOLÉON !

conventions cajuns. Et, tout en mitonnant beignets et cordons-bleus matutinaux, elle entonne à tue-tête *Lâche pas la patate*, l'hymne à la résilience du peuple cajun : « *Un soir au bal un tout p'tit bouge et un gros appris à s'battre. J'voulais que le petit gagne et j'criais "lâche pas la patate". Hey !* » Plus au nord, à Scott, « capitale mondiale du boudin », on improvise chaque vendredi des concerts à la Maison de Begnaud. Les anciens tapent du « bâton rythmique », les enfants jouent de l'accordéon et un papy en casquette « Vietnam veteran » ne tarde pas à inviter sa blonde à valser. Derrière la maison, des pick-up truck filent sur la nationale. Il y a un Popeyes Burger et une confiserie aux bannières étoilées, dont l'enseigne précise « *avec aussi des hotdogs !* » Paradoxe d'une piste française qui nous conduit au cœur des Etats-Unis. Car nos lointains cousins sont surtout d'authentiques représentants de l'aventure américaine, descendants des pionniers et fils d'une nation fondée dans la forêt.

UN PEUPLE INDIEN FRANCOPHONE

Plus au sud, au-delà de Pointe-aux-Chênes, on atteint les « Finistères ». Là-bas, la route paraît planer entre deux eaux et pourfendre un étrange panorama où le continent s'effiloche dans l'océan. Nous sommes dans le territoire des Houmas. Indiens francophones, ils ont perdu leur langue d'origine lors de la colonisation française. A la fin du XX^e siècle, ils étaient encore si isolés que les efforts américains pour imposer l'anglais n'avaient pas porté leurs fruits. Les Houmas vivent de la pêche, dans des maisons sur pilotis qui luttent vaillamment contre l'inexorable montée des eaux.

Dans un salon décoré d'images pieuses, Jane Verdin relate son enfance, une année scolaire sacrifiée car elle n'avait jamais appris l'anglais. Parmi ses bons souvenirs, elle évoque ses cinquante ans de mariage, un voyage au Canada, les sept enfants qu'elle a élevés. Selon Jacques, ancien pasteur de la paroisse, les Houmas resteront peut-être les derniers francophones de Louisiane. Jane rajuste le foulard qui entoure la gorge de son mari, Anesie, rendu muet par la maladie. Elle continue de lui parler, doucement et en français. Au pays de l'eau répond la terre des plantations. A Vacherie, au bord du Mississippi, la Plantation Laura offre à ses visiteurs une errance tchékhovienne parmi les fantômes du Sud. Au fil des pièces élégantes de la belle demeure, du jardin et des cases de guingois défile l'histoire d'une famille créole. Celle d'une Louisiane de culture française qui prospérait sur la canne et l'esclavage. En 1891, Laura Locoul liquide la plantation qui porte son nom. A 30 ans, elle épouse Charles Gore et abandonne un monde catholique et francophone pour entrer dans une famille anglo-saxonne et protestante. « *J'avais tourné le dos au passé et l'avenir m'apparaissait comme un livre vierge* », écrit-elle, en anglais, dans ses mémoires. Son départ signe l'extinction des derniers feux français. Née sous Lincoln, Laura meurt en 1963, dans les Etats-Unis de Kennedy. La capitale de cette France enfouie était la Nouvelle-Orléans, alors la plus importante cité d'Amérique. Débordé par son succès touristique, le croquignolet quartier français n'a pas d'équivalent dans le reste des Etats-Unis. Le Vieux Carré aux balcons de fer forgé se déploie à la façon d'un village. Autour d'un clocher, ses

rues s'appellent Chartres, Toulouse ou Dauphine. Et, sous la voûte de la cathédrale, Saint Louis, roi de France, annonce la septième croisade. Devant le porche s'étend Jackson Square, avec sa faune de voyantes et de percussionnistes. Au cours de l'hiver 1803, on y donna le plus étonnant des marivaudages. Le 30 novembre, la France de Bonaparte reprend possession de la Louisiane qu'elle avait cédée à l'Espagne quarante-deux ans auparavant. Vingt jours plus tard, Bonaparte la revend aux Etats-Unis contre 80 millions de francs (380 millions d'euros actuels). La ville va néanmoins continuer à cultiver ses liens avec la France.

LA SAGA D'UN ICI ET D'UN LÀ-BAS QUI SE RESSEMBLENT

Dans les rues du Vieux Carré, les murs de brique cachent des recoins secrets. Ainsi derrière les portes du restaurant Napoleon House. La bâtisse appartenait depuis 1798 à Nicolas Girod, philanthrope fortuné. Maire de La Nouvelle-Orléans de 1812 à 1815, il n'a jamais parlé un mot d'anglais. « *Au début des travaux d'agrandissement, raconte le chef de l'établissement, Chris Montero, la rumeur se répand que Girod organise l'évasion de Napoléon et construit un appartement pour accueillir l'Empereur. Pendant des mois, la ville, fascinée, voit s'élever sa future maison. Mais, en 1821, Napoléon meurt à Sainte-Hélène.* » Le cuisinier ouvre grand la fenêtre de ce qui aurait pu être le dernier nid de l'Aigle. « *Personne n'a jamais avancé de preuves quant aux plans de Girod, s'amuse-t-il face au Mississippi. Pourtant, les habitants continuent d'y croire...* » L'évasion aurait été orchestrée par Jean Lafitte, pirate légendaire dont l'un des entrepôts est devenu le Lafitte's Blacksmith Shop, le

plus vieux pub des Etats-Unis... qui ressemble, en effet, à un repaire de boucaniers. Il existe bien d'autres traces françaises dans les rues de « Nola » : une ancienne pharmacie ayant appartenu à l'ancêtre du comédien Jacques Duffillo ; une maison du Garden District où, en 1872-1873, vécut Edgar Degas ; les vestiges d'un resto de la tour Eiffel déménagés dans les années 1980... Tous ces endroits miroitent les mêmes lueurs de fantaisie. Degas peignit ici l'une de ses grandes œuvres, *Le Bureau de coton à la Nouvelle-Orléans*. Cependant, parabole d'une greffe impossible, la peinture refusait de sécher sous ce climat trop humide. Aujourd'hui, une chic bande de francophiles folles de champagne défile régulièrement, grimée en Marie-Antoinette. La France appartient au fabuleux carnaval de la Louisiane. Elle est l'invitée permanente d'un banquet multicolore qui accueille prêtresses vaudoues et trompettistes de jazz, vagabonds et rastaquouères de tous horizons. La conclusion de cette histoire coûte 20 dollars. Un jour, Cubs The Poet est venu Maryland à la recherche d'une ville ouverte aux âmes d'artistes. Depuis, au coin des rues Royale et Saint Philip, il tricote des rimes à la commande sur une Remington. On lui raconte les Cajuns, le Vieux Carré et les ponts fragiles qui relient nos continents. Cubs fronce les sourcils, caresse sa barbe. Puis, clac, clac, clac, ses doigts de pianiste improvisent une ode à la Louisiane et à la France. La saga d'un « ici » et d'un « là-bas » qui se ressemblent sans s'atteindre. « *Ici les arbres dansent dans la brise jazzy* », swingue sa chute. « *Ici c'est un peu comme là-bas.* » Et Cubs martèle un dernier mot : « *Parfois.* » ■

Adrien Gombeaud



DE FAULKNER À TRUMAN CAPOTE ET HEMINGWAY, LES PLUS GRANDS AUTEURS ONT SÉJOURNÉ ICI

UTILE

Formalités : l'Està (14 \$, soit 12 €) est obligatoire pour visiter les Etats-Unis (Esa.cbp.dhs.gov).

Quand partir : pour les parades du mardi gras. Le prochain se tiendra le 5 mars 2019. Ne tardez pas à réserver.

Se renseigner auprès de l'**office de tourisme de Louisiane** ③ ([01.44.77.87.00](tel:01.44.77.87.00) ; Louisiane-tourisme.fr).

Y ALLER

Air France (Airfrance.fr) et **Delta** (Fr.delta.com) desservent la Nouvelle-Orléans via Atlanta ou New York. A partir de 661 €.

ORGANISER SON VOYAGE

Marco Vasco ([01.73.14.21.70](tel:01.73.14.21.70) ; Marcovasco.fr). Spécialiste du voyage sur mesure, l'agence suggère également des séjours et circuits en Louisiane. Exemple d'itinéraire avec l'autotour « Les trésors de France en Louisiane » : 9 jours/7 nuits, à partir de 1 550 € par personne. Prix d'appel pour un départ en octobre incluant les vols en classe Economique sur British Airways (via Londres) et la location de véhicule de catégorie E avec GPS en kilométrage illimité. Vos étapes : Darrow, Houma, Vacherie (une nuit dans chacune de ces villes en bed & breakfast), Breaux Bridge (2 nuits en B & B) et la Nouvelle-Orléans (2 nuits en 4 étoiles sans repas).

NOTRE SÉLECTION D'HÉBERGEMENTS

Sur la route...

Houmas House Plantation and Gardens ① ([001.225.473.9380](tel:001.225.473.9380) ; Houmashouse.com).

Une immense maison coloniale au milieu d'un parc qui a vu défiler plus de deux siècles d'histoire américaine. Aujourd'hui, Houmas House est à la fois un grand restaurant, un hôtel de luxe et un musée (guide francophone). Incontournable pour une visite, une nuit ou plus. Environ 300 €.

Maison Madeleine B & B ([001.337.332.4555](tel:001.337.332.4555) ; Maisonmadeleine.com).

Dans la jolie ville de Breaux Bridge, maison douillette typiquement cajun, en pleine forêt au bord du lac Martin. Accueil prévenant. Prenez un verre dans le minuscule Jesus Bar. Environ 170 €.

A la Nouvelle-Orléans

Hotel Monteleone ([866.338.4684](tel:866.338.4684) ; Hotelmonteleone.com). Palace phare du Vieux Carré, le Monteleone appartient aux descendants du cordonnier sicilien qui ouvrit son établissement en 1886. De Faulkner à Truman Capote ou à Hemingway, les plus grands auteurs ont séjourné ou pris des verres ici. Derrière la majestueuse façade, un labyrinthe de chambres cosy, un bar où se donne rendez-vous le tout-Nouvelle-Orléans et une piscine qui domine le Mississippi. Environ 250 €.

BONNES TABLES

Sur la route...

A Houma. **Cajun Critters Seafood Restaurant** ([985.876.1834](tel:985.876.1834)). Solides plateaux cajuns d'écrevisses et autres fruits de mer (attention aux épices). Environ 25 €. Près de Houma. **Bayou Delight** ([985.876.4879](tel:985.876.4879)). Une cantine familiale chaleureuse où l'on déguste des plats cajuns ou créoles : alligator, crabe mou... Concerts les vendredis et samedis. Environ 25 €.

A la Nouvelle-Orléans

Napoleon House ([504.524.9752](tel:504.524.9752) ; Napoleonhouse.com). La maison qui, selon la légende, devait accueillir l'Empereur, est aujourd'hui un bon restaurant sans prétention. Essayez l'immense sandwich muffuletta (14 € pour deux).

Sac-à-Lait ②

([504.324.3658](tel:504.324.3658) ; Sac-a-laitrestaurant.com). Cervelles de veau, oreilles de cochon, cœurs de canard... Une audace inhabituelle pour les Etats-Unis et un réel talent. Environ 35 €.

Muriel's

([504.568.1885](tel:504.568.1885) ; Muriels.com). La plus belle vue sur Jackson Square. Sous l'escalier, chaque soir, on dresse une table pour le fantôme de Pierre Antoine Jourdan (on vous renseignera sur place). Commandez un cocktail au bar et installez-vous au balcon ou dans l'extravagant salon rouge à l'étage.



CHEZ ANTOINE'S, GOÛTEZ LES HUÎTRES ROCKFELLER DONT LE NOM ÉVOQUE LA RICHESSE... DE LA SAUCE !

Bonne cuisine dont une soupe de tortue au cherry. Environ 45 €.

Antoine's Restaurant
(504.581.4422/4044 ; *Antoinnes.com*).

Le Marseillais Antoine Alciatore ouvre son auberge en 1840. Antoine's, toujours dans la famille, défend la tradition. Saveurs roboratives... quasi-disparues en France. Ne manquez pas les huîtres Rockefeller (en référence à la richesse... de la sauce). 70 €.

OÙ BOIRE UN VERRE

A la Nouvelle-Orléans, au **Sazerac Bar** de l'hôtel Roosevelt (504.648.1200 ; *TheRooseveltNewOrleans.com*).

Concocté par le pharmacien Peychaux dans les années 1850, le Sazerac serait le premier cocktail et la boisson officielle de la ville. C'est la spécialité du bar du Roosevelt. Admirez aussi les fresques des années 1930 de Paul Ninas.

Au **Lafitte's Blacksmith Shop** (504.593.9761). Cette bâtisse 1700 de Bourbon Street paraît vouloir s'effondrer. Il s'agirait d'un ancien repaire de Jean Lafitte. Transformé en café dans les années 1940, il cultive un charme bohémien. Ambiance rock'n'roll le soir.

OÙ ÉCOUTER DU JAZZ

A la Nouvelle-Orléans : suite à la déchéance de Bourbon Street, la scène musicale a migré sur Frenchmen Street. D'excellents clubs gravitent autour

d'un marché de nuit tels les **Spotted Cat** (*Spottedcatmusicclub.com*), **Blue Nile** (*Bluenilelive.com*) et **Maison** (*Maisonfrenchmen.com*).

À VOIR, À FAIRE

Sur la route...

Duc in Altum
(337.916.2074 ; *Ducinaltumkayak.com*).

Par petits groupes, Janenne vous conduit en kayak à travers les mystères des marais du sud. Environ 60 €.

Cajun Man's Swam Tours and Adventures

(985.868.4625 ; *CajunManAdventures.com*). A Houma, une croisière avec « Da Cajun Man » Billy Gaston. Tours thématiques (ornithologie, alligators...). Environ 20 €.

Laura Plantation
(225.265.7690/888.799.7690 ; *Lauraplantation.com*). Visite bouleversante qui ressuscite un monde perdu à travers l'histoire d'une famille. Guides francophones de qualité. 21 €. Pour une pause déj', foncez à côté, chez B & C Seafood Restaurant.

A la Nouvelle-Orléans
Degas House (504.821.5009 ; *Degashouse.com*).

La maison du Garden District où Degas reprit goût à la peinture appartient toujours à sa famille américaine. Musée et bed & breakfast. Sur réservation, entre 9 h et 10 h.

Petit déjeuner-visite : 42,50 €.

Monde Créole
(504.568.18.01 ; *Mondecreole.com*).

Des circuits en français pour découvrir les secrets de « Nola ». Visite de Trémé (lundi, mercredi, samedi à 13 h 30), le premier quartier afro-américain surnommé le « Petit Paris Noir ». Emouvante déambulation qui s'achève dans un temple vaudou. 24 €.

SHOPPING

A la Nouvelle-Orléans
Fleur de Paris (*Fdphats.com*).

Des robes, des chaussures et surtout des chapeaux délicieusement rétro. Environ 550 € pour un chapeau digne d'un dîner chez les Windsor.

M.S. Rau Antiques (*Rauantiques.com*). Labyrinthe antiquaire : portraits de Napoléon, juke-box, porcelaines, armes de collection. Sur demande, on ouvre les salles « secrètes » : Monet, Corot, Pissaro... 4 170 636 € pour un Brueghel. Réduction possible si on en prend deux !

Fleurty Girl
(504.304.5529 ; *Fleurtygirl.net*).

Tee-shirts, accessoires et souvenirs authentiquement louisianais.

Faulkner House Books (504.524.2940 ; *Faulknerhousebooks.com*).

Faulkner vécut dans cette maison de Pirate's Alley. Librairie pleine de charme. Solide sélection sur la ville, joli rayon poésie.

A. G.